

Werner Kofler
Automne, liberté
Un nocturne

Traduit de l'allemand (Autriche) et présenté par
Bernard Banoun

*Ouvrage traduit avec le concours du Centre National du
Livre et du BMUKK (Ministère fédéral autrichien
pour l'enseignement, l'art et la culture)*

a!

Collection « K. 620 »
Éditions Absalon

© Werner Kofler – Titre original :
Herbst, Freiheit. Ein Nachtstück
© Éditions Absalon pour la traduction française, 2008
36, place des Vosges – 54000 Nancy
www.editionsabsalon.com
ISBN-13 : 978-2-916928-07-4
ISBN-10 : 2-916928-07-3
ISSN : 1960-3215

Moi. La salle à manger désertée. La table de cuisine. Moi le 15 février 1954. Photos hivernales. Badgastein, Grand Hôtel de l'Europe. Lieux de crimes. La famille Urbanz, les scélérats de Lind près de Knittelfeld. L'Hôtel du Parc. Moi. La porte du balcon ouverte. Neige partout.

La porte : la porte du balcon *encore* ouverte après que je me – Une haute porte à double battant : extérieur nuit, extérieur ténèbres. Intérieur. La chambre, avant, avant l'instant où, peut-être sans intention, je serai sorti sur le balcon ; dans le clair-obscur, la chambre, lumière de fête, lumière de Noël, Roulez, tambours, sonnez, trompettes, souvenir soudain de jours de Noël passés, laissé seul, *délaissé*, dans mon appartement, *étranger, étranger* ; ni le petit arbre de Noël que je m'étais acheté pour la première fois de ma vie encore jeune mais tout de même plus si jeune que cela, ni les branchettes de sapin que j'avais accrochées çà et là n'importe comment, ni la Grande Messe de Bach dite *Messe en si mineur*, sans parler de l'oratorio de Noël, *quand viendra-t-il, le temps ?*, rien de cela n'avait pu me sauver, et pourtant je ne m'étais pas jeté par la fenêtre ; je l'aurais fait peut-être, par méchanceté, pour troubler les autres dans la paix de Noël, ceux qui s'étaient détournés de moi, et pourtant – À nouveau la chambre d'hôtel, auparavant, intérieur : Au premier plan la table avec les boissons, le verre de bière vidé à moitié, et à côté, le verre d'eau-de-vie, comme elle luit dans la pénombre, la bière, comme elle scintille, l'eau-de-vie... Tout est comme d'habitude, et même un peu

mieux, nulle raison de commettre un acte pareil, et voilà pourquoi, probablement : cela se sera passé ainsi. – Un cliché montrant, vue d'en haut, la vaste terrasse à la lumière naturelle, tout en bas, contours nets ; au fait, elle n'est pas en béton comme chez Bernhard, la terrasse, à l'Hôtel de Paris à Palma, pas en béton comme pour le malheureux époux d'*Anna Härdtl*, pas en béton –, non, un sol en briques colmaté à plusieurs endroits, en partie délabré, comme qui dirait fait pour moi ; à cette terrasse en bordure du parc je ne pourrai pas avoir résisté. (Que de fois j'y étais resté assis, en des temps meilleurs, au soleil après le petit déjeuner, comme jadis aussi Alban Berg, en fin de matinée, dans mon costume clair d'été, à écouter, ô printemps !, les oiseaux dans les vieux arbres ou les jacasseries des gens d'affaires du centre-ville, et enfin les cloches de Saint-Jacques sonnait midi ; à observer les clients japonais de l'hôtel prenant place tour à tour sur un siège installé sur la prairie pour se photographier mutuellement, ou la réalisation d'une photographie d'un groupe de danse folklorique du Frioul ; ces belles femmes sur cette verte prairie, au vert, *im Grünen, im Grünen* ! J'avais même eu le loisir d'étudier discrètement le patron de la P.J. de Villach assis à la table voisine, ses lunettes de soleil arrondies dernier cri, sa moustache, le mouvement de ses maxillaires mâchonnant continûment un chewing-gum, ses jambes gigotant nerveusement à un rythme masturbatoire, et sa manière d'accueillir jusqu'aux informations privées et les plus anodines avec un air méfiant dont ses traits ne se départaient jamais et par de sèches interrogations : Ah bon ? Vraiment ?) Mais comment en suis-je donc venu à ce désagréable personnage ? Ah oui, la terrasse animée dans la lumière de midi, la photographie en vue plongeante, sur la photo, bien sûr, la terrasse, le

DÉTAIL de la terrasse, est vide, comme un lieu de crime, mais que veut dire *comme* ! – Le hall de l'hôtel qui a connu lui aussi des temps meilleurs, le hall avec sa colonnade, par lequel j'aurai pénétré pour la dernière fois dans l'hôtel et qu'avant moi un autre avait traversé quelques années avant sa mort, et pas n'importe quel autre, l'héritier du trône, l'archiduc François-Ferdinand lorsqu'il inaugura cet hôtel *qui ne devait être surpassé par nul autre dans toute la monarchie*. De nouveau le hall : on aperçoit aussi sur la photo, derrière le lustre, un gobelin, et sur le marbre qui miroite quelques tapis de Perse et de Smyrne, mais s'agit-il des originaux acquis auprès du fournisseur *Figlio di Haggi Giorgi Aidinyan* de Trieste, j'en doute. Car la salle de concert voisine avec ses 550 places et ses 14 loges n'existe plus elle non plus, ni le cinématographe, ni la salle de cabaret au sous-sol, ni les salons de jeu, de correspondance et de lecture, ni les salons pour dames, ni les fumoirs.

En ce temps-là, oui. Moi en garçon de quatorze ans. Le Grand Hôtel de l'Europe à Badgastein. Photographies en noir et blanc à bords dentelés. Moi en groom, vêtu du costume styrien de rigueur, au bas de la montée conduisant au hall d'entrée ; à l'arrière-plan, un petit palais de plain-pied, la villa Solitude, demeure du propriétaire, le Conseiller de Commerce Sedlacek... (Comme il avait fallu que je tienne le coup, en ce temps-là, pour la première fois loin de la maison, logé d'abord au quatrième sous-sol, tout au fond dans l'obscurité du pont inférieur sous les énormes conduites de chauffage et d'aération dont le bruit ininterrompu mêlé au grondement des eaux de la Gasteiner Ache faisait du moment de s'endormir une véritable torture ; partageant un cagibi avec un Hongrois qui avait eu une main estropiée lors des

événements de 1956 et qui, employé comme liftier de l'ascenseur pour le personnel et les marchandises, invitait souvent à jouer aux cartes tard le soir les électriciens et chauffagistes de la maison; comme j'avais été intrépide pour oser, après plusieurs nuits sans sommeil, me présenter devant monsieur le Conseiller de Commerce et solliciter qu'on m'attribue un autre gîte, et que j'avais été soulagé de pouvoir emménager dans une chambre sous les combles, dix étages au-dessus de là où je couchais auparavant, à un étage où étaient logés les musiciens de l'orchestre de l'hôtel ou le personnel non subalterne; comme je l'entendais bien, de là-haut, fenêtre ouverte, en mes après-midis ou soirées de liberté, exécutée journallement par l'orchestre thermal qui jouait dans le pavillon thermal tout proche, l'ouverture de *L'Enlèvement au sérail*! Les films merveilleux que, grâce à l'argent que j'avais gagné moi-même, j'avais pu aller voir au cinéma situé devant l'hôtel Weissmayr, à quelques pas de mon hôtel, *L'Archer vert* ou *Scotland Yard contre cercle rouge*, des films d'après Edgar Wallace officiellement interdits à la jeunesse. Parmi toutes les vieilles rombières, quelques rares jeunes femmes merveilleuses auxquelles, posté avec deux camarades dans la partie inférieure du hall près de la porte battante gauche, il m'était donné d'ouvrir la porte, et auxquelles, seul dans les W.C. du dernier étage, il m'arrivait souvent de penser deux ou trois fois par jour, dérangé parfois par un musicien ou un serveur qui cognait à la porte pour se procurer un autre soulagement, plus ordinaire; écarlate, je quittais la cabine sous des regards venimeux ou railleurs... Le grand sac que je devais mettre en bandoulière pour aller chercher le courrier de l'hôtel à la poste proche de la cascade – le chant des esprits au-dessus des eaux, en ce temps-là je ne pouvais pas encore le percevoir –, le plateau d'argent sur lequel je devais apporter les

lettres l'une après l'autre dans les chambres à la condition d'avoir été invité à entrer après avoir frappé poliment. Je me souviens... Je me souviens des Adler de New York, Adler c'est-à-dire Aigle, monsieur et madame Adler, ce couple d'un autre âge, de l'époque de l'Autriche impériale, dans leur lit, la couverture tirée jusqu'au menton, regardant paisiblement le plafond, et de Mr Adler qui, sans changer de position quand j'entrais, sans faire attention à moi, m'invite d'une voix fêlée à prendre le pourboire, la pièce d'un schilling posée la veille sur la table de nuit, Tiens là, c'est pour toi ; je me souviens aussi d'un autre Mr Adler de New York et surtout de l'habitude grossière qu'il avait de gravir les marches de marbre menant du hall inférieur au hall supérieur et, une fois en haut, de se retourner et de jeter dans le hall une poignée de pièces, mais rien que des pièces de cinq ou dix groschen, « comme pourboire », de la ferraille sans valeur que nous, les grooms, sur l'ordre muet du portier en chef, nous devions nous empresser de ramasser avec gratitude, merci, monsieur Adler, merci, merci beaucoup, tandis qu'amusé et content le client munificent s'était déjà envolé ; cet Adler, d'ailleurs, avait une grande ressemblance avec le rapace, Flick, le criminel de guerre... Je me souviens d'un banquier suisse, Strauss, et de son caniche nain, et de l'air vicié, de l'odeur douceâtre qui flottait dans sa chambre, je me souviens de lui, petit et dodu dans une chemise de nuit courte laissant apercevoir le début d'un délicat postérieur, debout, comme perdu au milieu de sa chambre et me tournant le dos comme s'il réfléchissait à ce qu'il avait eu l'intention de faire l'instant d'après et fâché d'un dérangement que lui-même avait permis...) Ce genre de souvenirs, ces expériences de grand hôtel, expliquent peut-être pourquoi je prends une chambre à l'Hôtel du Parc ; il se peut que la région aussi

ait joué un rôle accessoire, cette contrée dont on peut dire qu'elle a un don naturel pour la mort volontaire, le suicide, ce qu'on appelle les gestes désespérés... Car à Villach, en Haute-Carinthie, en Carinthie : Des jeunes femmes se jettent dans la rue depuis leur mansarde. Des garçons se pendent ensemble dans une étable ou sautent dans la Drave depuis un pont. Des commerçants s'assoient dans la baignoire et se tirent une balle ; dans la baignoire pour ne pas salir le tapis ni le mobilier. Des ouvriers tôliers foncent à toute bringue à travers la ville jusqu'à ce qu'une patrouille de police les abatte. Des cheminots se jettent à l'eau et des curistes sous un train. Le robinet de gaz. Le pistolet d'abattage. Fréquent, le pistolet d'abattage. La corde. Particulièrement souvent, la corde. La fenêtre, l'appui de fenêtre. La rambarde du pont, la rivière. La balustrade du balcon. La terrasse de l'hôtel où Alban Berg était souvent assis au soleil, ou à l'ombre, je ne sais pas. Rien d'ordinaire. Ni bitume ni béton. Toujours été crâneur, moi. Et vieux jeu, fin 19^e, mais aussi premier millénaire avant J.C. ; à nouveau la région de Villach aujourd'hui, de l'actuel Hôtel du Parc, près de la source sacrée, le sanctuaire celte, dans le Norique, appelé plus tard Santicum par les Romains, les thermes actuels de Villach, mon adresse de naissance ; l'idée, l'obsession selon laquelle mes parents n'avaient été dans ma vie qu'un moment passager ne m'avait plus quitté.

Encore une fois la porte, photographiée depuis l'intérieur ; la porte est ouverte, pas trop, pas à la manière expressionniste, pas grande ouverte, mais pas non plus fermée, surtout pas, jusque sur la photographie les rideaux à demi tirés semblent agités par un léger souffle ; rien d'extraordinaire à vrai dire, et pourtant, derrière, il fait noir comme si la porte conduisait en plein dans la nuit.